

LA SOUPE A LA TORTUE

ET LA PÊCHE DES TORTUES DE MER

Il existe une célèbre recette de cuisine où l'on vous lit : "Pour faire un civet de lapin, vous prenez d'abord un... chat ;" j'ai bien peur que beaucoup de cuisiniers qui, en France, vous servent une "soupe à la tortue" n'aient commis un méfait analogue, et que, pour accommoder ce mets délicat, ils n'aient point commencé par se procurer une tortue. Aux Etats-Unis, patrie d'origine de la fameuse soupe, les fervents de la *turtle soup* et du *turtle steak* ont du moins beaucoup de chances de ne pas être ainsi trompés, car on apporte sur les marchés des grandes villes une quantité considérable de tortues ; et il arrive constamment à New-York des navires à vapeur dont le chargement consiste exclusivement dans ces intéressants animaux. Mais toutes les tortues ne peuvent pas servir à faire une *soupe à la tortue* ; il faut pour cela une variété spéciale, la *tortue de mer*, qui affectionne les eaux tempérées et qu'on ne rencontre que sur certains points des côtes américaines. Il est bien rare de la trouver plus au nord que la Caroline du Sud, et elle n'a réellement toutes ses qualités si appréciées des gourmets que lorsqu'elle est pêchée dans les eaux tropicales de la Floride. Je n'ai point l'ambition d'apprendre à mes lecteurs la recette fort délicate de la soupe à la tortue ; c'est là chose trop grave ; mais comme la pêche de ces *chéloniens*, sur les côtes de la presqu'île sud américaine, est fort pittoresque, je voudrais leur donner quelques détails curieux à ce sujet.

On trouve dans les eaux de la Floride cinq espèces de tortues comestibles pouvant faire bonne figure dans la *soupe* : la plus grosse est celle qu'on nomme *trunk back*, qui pèse souvent jusqu'à 700 kilogrammes et n'est pas excellente ; il y a la *loggerhead* ou "lourdaude", qui pèse 100, 120, 140 kilogs. La chair en est également assez ordinaire ; sa carapace, faite d'une écaille commune, sert à fabriquer des peignes à bon marché et des boutons. La *loggerhead* habite les fonds rocheux, et, grâce à une mâchoire et à des dents d'une puissance extraordinaire, elle peut se nourrir, non pas seulement d'herbes et d'éponges, mais aussi des coquillages les plus durs. Une troisième variété est une petite tortue de 50 à 60 kilogrammes dont la chair n'est pas fort appréciée ; mais les deux espèces qui font véritablement les délices des palais américains, c'est la tortue "à bec de faucon" et la tortue "verte". La tortue à bec de faucon (en anglais *karok's bill*) n'atteint pas une forte taille ; c'est à peine si elle pèse 100 kilogrammes (ce qui est du reste un joli poids à côté des tortues de nos jardins) ; mais sa chair, tout en étant un peu foncée, est saine et excellente. Enfin, en dehors du point de vue culinaire, elle a l'inappréciable avantage de porter une carapace splendide d'une régularité parfaite, qui se vend jusqu'à 65 francs le kilog. et qui sert à fabriquer les plus beaux peignes et les objets de luxe en écaille. Nous citerons, pour finir, la tortue "verte", qui est incontestablement la plus appréciée. Il est vrai que sa carapace, mince presque comme une feuille de papier fort, est sans aucune valeur, mais sa chair tendre, peu colorée, possède une saveur délicieuse. On comprend donc que pareille bête est de bonne prise, pesant toujours de 180 à 225 kilogs en moyenne, et parfois même jusqu'à 500 kilogrammes.

Les endroits où l'on trouve le plus grand nombre des diverses sortes de tortues sont les canaux circulant entre les récifs et les bancs de sables à l'embouchure de l'Indian River ; on peut également en pêcher jusqu'à 80 kilomètres au large, mais, pour ce cas, il faut un mode de pêche un peu spécial. De toutes façons, ce sont les tortues elles-mêmes qui se chargent d'indiquer leur présence. En effet, elles sont toujours obligées, au bout d'un certain temps, de remonter à la surface l'eau pour respirer, ou, suivant le terme consacré, pour *souffler* ; il est vrai que l'espèce "à bec de faucon" ne remonte à la surface de l'eau que toutes les six heures, mais au contraire la "verte" doit le faire au moins une fois par heure, et la *loggerhead* toutes les demi-heures.

Il y a quatre procédés différents pour capturer les tortues de mer sur les côtes de la Floride et de la Caroline. Le premier consiste dans l'emploi du harpon attaché à une longue ligne, qu'on lance sur l'animal quand il remonte pour souffler ; mais ce harpon endommage beaucoup la bête, qui perd ainsi de sa valeur. Il en est un autre fort original, mais qui ne peut s'employer que pendant une partie de l'année. Les tortues de mer viennent toujours pondre sur les mêmes plages d'année en année, choisissant un endroit chaud où elles enterrent leurs œufs, que fera éclore le soleil. Les pêcheurs (on pourrait dire plutôt les chasseurs), au fait de leurs habitudes, les attendent sur les plages accoutumées, les laissant enterrer leurs œufs, qui sont souvent au nombre de 100 à 125 ; puis, à l'instant où elles s'en retournent vers la mer, ils se précipitent armés de bâtons, et s'aidant de ceux-ci comme de leviers, ils retournent les malheureuses bêtes sur le dos. Elles sont alors incapables de bouger et on peut venir, quand on veut, les chercher pour les emporter ou les tuer.

On peut aussi pêcher les tortues à l'aide de plongeurs. Le pêcheur rame doucement en attendant de voir une tortue à une certaine profondeur sur un banc ou un rocher : il s'en approche alors rapidement, mais sans bruit, et il plonge en tenant une corde attachée à son bateau. Il arrive à la tortue, saisit le bord de sa carapace, et la soulève un peu, de manière à ce que sa tête se dirige vers le haut. L'animal, surpris sans doute de ce procédé, en conclut qu'il faut remonter à la surface, et il le fait bien vite en entraînant le plongeur. Celui-ci, tenant toujours la corde de son bateau, pousse le chélonien vers un endroit où il y ait peu d'eau, tire à lui son embarcation, et, aidé des compagnons qu'il peut avoir à bord, il charge la tortue dans le bateau.

Enfin, la dernière méthode employée par les pêcheurs de la Floride est celle du filet à mailles larges : on pense bien que pour des prises du

volume et du poids de la plupart des tortues de mer, il faut des mailles de belles dimensions et un fil de coton résistant. On entoure, à l'aide de ces filets formant un mur vertical de 5 mètres de haut, les fonds herbeux où vont manger les tortues, et les malheureuses bêtes viennent se prendre la tête et s'empêtrer dans les mailles comme de vulgaires sardines.

On doit conserver les tortues vivantes à peu près jusqu'au moment où on les mange, et c'est pour cela que les pêcheurs accumulent leur pêche dans une sorte de parc, un *craivt* suivant l'expression usitée, long de 15 mètres, large de 8, formé de pieux enfoncés les uns à côté des autres. On y place les tortues les plus énormes à l'aide d'une grue ; et tous les animaux y sont nourris de poissons et d'herbes jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour un chargement. Un vapeur les prend alors à son bord, et les emporte à toute vitesse sur New York ou un autre port, pour faire les délices des Brillat Savarins de l'Union.

L. VIATOR

CHIEN ET CHAT

FABLE JAPONAISE

Les chiens et les chats ne sont pas amis ; voici pourquoi :

Dans l'ancien temps, un homme avait un chien et un chat, qu'il chérissait également. Un jour qu'il était à la ville, sa femme donna une bague à laquelle il tenait beaucoup à un marchand, en échange des gâteaux que celui-ci vendait. Quand l'homme fut de retour, il voulut voir sa chère bague, qu'il estimait plus que tout autre bijou, car elle lui venait de son père. Ne la trouvant plus, il appelle sa femme et lui demande où est la bague ; elle répond qu'elle n'en sait rien ; et l'homme se désole, ne sachant plus que faire. Alors le chien et le chat dirent entre eux :

"Notre maître a perdu avec sa bague tout repos et toute espérance de bonheur, car c'était un talisman ; mais nous savons, nous, où la bague a passé. Le marchand de gâteaux l'a vendue à un riche qui habite l'autre côté de la rivière.

—Allons la chercher, dit le chat.

—C'est bien difficile, répondit le chien.

—Pourquoi ?

—Parce que le riche l'a renfermée dans un coffre de son magasin avec ses trésors.

—Oui, mais j'irai la prendre ; viens avec moi.

—Si tu peux la prendre, j'irai.

—Allons !

Et les voilà partis tous deux. Au bord de la rivière, le chat, qui ne savait pas nager, s'arrêta court. "Monte sur mon dos", lui dit le chien. Le chat monta sur son dos, et ils traversèrent la rivière. Arrivés vers la maison, le chat se glissa dans le magasin et dit aux rats qui s'y trouvaient :

"Apportez-moi la bague en or, qui est dans ce coffre. Si vous ne voulez pas m'obéir, je vous mangerai tous, foi d'honnête chat !"

Les rats eurent peur ; ils apportèrent la bague. Le chat la prit à sa gueule, sortit du magasin, et dit au chien :

"Tu me feras traverser la rivière, comme tu l'as fait en venant.

—Oui", répondit le chien.

Le chat monta donc de nouveau sur le dos du chien, tenant toujours la bague dans sa gueule.

Pendant qu'ils traversent l'eau :

"As-tu la bague ? demande le chien.

—Oui", répond le chat.

Et la bague tombe dans l'eau.

"Arrête ! s'écrie-t-il, j'ai laissé tomber la bague."

Mais le chien ne s'arrêta que lorsqu'il eut déposé le chat sur l'autre bord ; puis il plongea dans l'eau, fit prendre la bague par une loutre et la porta à son maître.

Celui-ci, très satisfait, aima dès lors le chien beaucoup plus que le chat. En revanche, le chat fut très mécontent de voir que son camarade était le préféré et qu'on attribuait au chien tout le mérite de ce que, lui, chat, avait fait en grande partie.

Depuis ce temps, les chiens et les chats ne sont plus amis. KIRIKIRI.

LA BARBE COURTE

On demandait à un homme qui avait un nez vraiment phénoménal, pourquoi il avait si peu de barbe ; un plaisant répondit : "C'est bien simple, c'est parce qu'elle ne peut croître à l'ombre d'un si long nez." On a essayé de rimer cette plaisanterie.

Ne soyez pas surpris si la barbe d'Arlong,

Tarde tant à paraître,

C'est qu'à l'ombre d'un nez et si gros et si long,

Elle ne saurait naître.

LE GRENADIER CONDAMNÉ

Un grenadier de l'armée du maréchal de Saxe fut pris en maraude et condamné à être pendu. Ce qu'il avait volé pouvait valoir environ six livres. Le maréchal, le voyant conduire au supplice, lui dit : "Avouez, mon brave, qu'il faut être bien misérable de risquer ainsi son existence pour six francs. — Parbleu ! mon général, répondit le grenadier, je la risque bien tous les jours pour cinq sous." Cette répartie lui valut sa grâce.

LA PUCE ET LA MALADE

Le docteur Beauchêne demandait à une de ses malades : "Madame, avez-vous pris quelque chose ce matin ? — Monsieur, répond naïvement la dame, je n'ai pris qu'une puce, et encore je l'ai laissée échapper."